Infiltration : comment les djihadistes “français” recrutent sur internet…

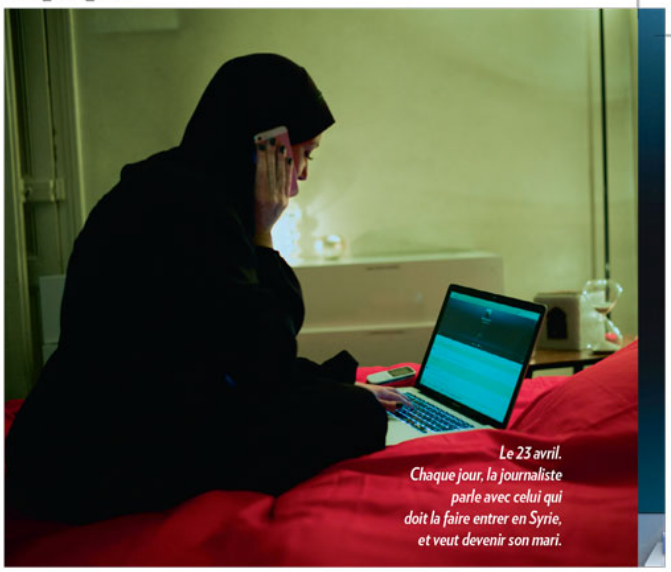
20/08/2014 à 22h44
Paris Match

> *Pour nous, les meilleures, c’est les converties et les Européennes. Vous êtes de vraies guerrière*

Une journaliste est entrée en contact avec un des chefs français d'une brigade islamique en se présentant comme une candidate au djihad

ENQUÊTE SUR LES FILIÈRES QUI RECRUTENT DES VOLONTAIRES FRANÇAIS SUR INTERNET

PAR **CLAUDE MERTEUIL**



Le 23 avril. Chaque jour, la journaliste parle avec celui qui doit la faire entrer en Syrie, et veut devenir son mari.

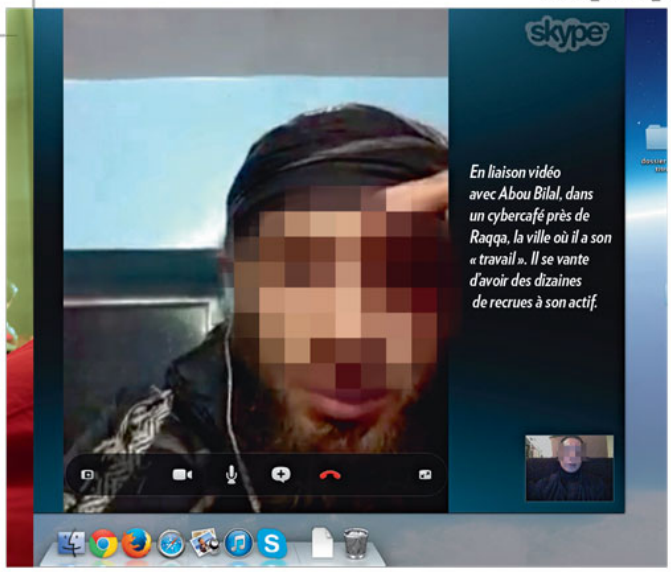
Je crois au coup de foudre, mais je ne m'attendais pas à ce qu'on me demande en mariage en vingt-quatre heures. Vendredi 4 avril, je consulte le compte Facebook que j'ai créé sous une fausse identité afin de mieux comprendre la guérilla interne que se livrent les différentes brigades radicales en Syrie. Internet est un de leurs modes de propagande. J'observe en priorité les combattants d'un groupuscule sanguinaire, l'Etat islamique en Irak et au Levant (Isis en anglais, EIIL en français). Dans une vidéo, apparaît le djihadiste Abou Bilal. Il se trouve à l'est d'Alep, s'exprime en français et présente sa voiture avec fierté. Ses yeux sont maquillés ; on les voit quand il ôte ses énormes lunettes Ray-Ban. Abou Bilal fait l'inventaire du contenu de son 4 x 4 moteur V12. Il présente ses armes, dont un M16 « volé à un marine que j'ai tué en Irak ». Il y a des gilets pare-balles, des bonbons et une grosse liasse de billets. L'homme incite les candidats de toutes nationalités à venir « faire le djihad en terre sainte, parce que, la vérité, c'est trop bien ». Je souris, mais c'est à pleurer.

Abou Bilal est un terroriste… qui vient de m'envoyer un e-mail. Je ne m'y attendais pas. Il est 21 heures, mon week-end débute de façon étrange. Abou Bilal rédige trois phrases : « Salam Aleykoum ma sœur. Tu veux venir en Syrie ? Que penses-tu des moudjahidin ? » La situation semble absurde. Un terroriste, en Syrie, m'interroge, moi, installée dans mon canapé, en France. J'hésite à entamer le dialogue. Je suis journaliste et ce compte est fictif. Question d'honnêteté. Je réfléchis à la sienne. Je réponds. C'est l'occasion d'apprendre comment des hommes comme lui s'y prennent pour attirer chaque semaine des centaines d'Européens dans le pays le plus dangereux au monde. Je voudrais comprendre. J'ai baptisé « Mélanie Nin » le double de moi-même auquel il croit s'adresser. Mélanie serait toulousaine, aurait 20 ans. Il demande si je suis musulmane. Mélanie dit qu'elle est convertie, qu'elle vit sa religion en cachette de sa famille mécréante. Le matin, elle se change sur le chemin de l'école et porte son hidjab. Elle est touchée par la souffrance des enfants en Palestine et en Syrie. Elle pense que tous les Américains sont des monstres qui torturent les détenus de la prison de Guantanamo. Elle reste persuadée que Mohamed Merah n'a jamais existé ; il était la victime malheureuse d'un complot visant à stigmatiser les musulmans de France. Mélanie prétend avoir grandi dans un foyer éclaté ; la religion l'a sauvée. Abou Bilal déclare avoir 38 ans. Très vite, il écrit : « Prépare ta Hijra [l'abandon de sa terre, pour celle des musulmans], je m'occupe de toi. » Dès ce premier contact, Abou Bilal vient d'inviter une âme ultrasensible à quitter la France pour la Syrie. J'éteins l'ordinateur.

Pendant mon absence, à différentes heures de la journée, Abou Bilal, mon correspondant : *« C'est pas le Club Med, ici. J'ai coupé des têtes. Tuer des mécréants, c'est mon boulot »*

Abou Bilal laisse de nombreux messages à Mélanie. Je les découvre le soir. Il dispose d'un accès facile à Internet, alors qu'en Syrie l'eau chaude et l'électricité manquent de façon dramatique. Mélanie lui répond : elle souffre à l'idée de quitter sa mère et sa petite sœur, mais elle a tout de même envie de faire sa Hijra. Surtout, elle ne sait pas comment se rendre en Syrie. Le combattant aguerri la rassure : « Tu viens jusqu'à Istanbul, et après je m'occupe de tout. Une maman viendra te chercher. Même à Istanbul, Isis est là ! Dépêche-toi, bientôt les frontières seront fermées… » Il dit qu'il se trouve « au Sham » (le Levant) depuis un an. Il n'a pas de femme car il a « toujours été acharné à Allah ». Cela fait plus de dix ans qu'il est « dans le djihad ». Avant, il a combattu en Irak et en Libye. Dans une autre vie, il s'appelait Rachid. Il habitait à Paris, près de la porte de Clignancourt. Le mercenaire dit avoir fait venir de nombreux membres de sa famille en « Terre sainte ». A Mélanie, il assure qu'il est un émir, bien qu'il n'aime pas s'en

05.05.2014 14:28:41 CmykVeryHiRes_1v4_IND4 srvapp-twist15



En liaison vidéo avec Abou Bilal, dans un cybercafé près de Raqqa, la ville où il a son « travail ». Il se vante d'avoir des dizaines de recrues à son actif.

vanter. Il se connecte sur Internet « tous les soirs à partir de 19 heures après le boulot ». Abou Bilal prétend être « le Français le plus proche et le bras droit d'Abou Bakr al-Baghdadi. » Abou Bakr al-Baghdadi, un Irakien de 42 ans que le magazine « Time » vient de désigner comme l'homme le plus dangereux au monde. Les Américains sont disposés à verser 10 millions de dollars pour obtenir les informations qui permettraient de le localiser.

Abou Bilal dépeint à Mélanie une Syrie enchanteresse. Là-bas, il y aurait de nombreuses Françaises, et de somptueux palais où vivent les djihadistes d'Isis. A Raqqa, leur fief, « c'est le paradis. Tu pourras faire des sorties entre sœurs, et tu auras une arme à l'épaule. Tu te créeras ton petit monde parfait, tu verras. » D'ailleurs, un appartement immense attendrait déjà Mélanie ! « T'as tout ce que tu veux ici ! La Dawla [sa brigade islamique] te donne de l'argent et te paye ton loyer. J'ai déjà parlé de toi au Grand Responsable, il est très content que tu arrives ! Si tu viens avec des copines, je te prendrai un appartement encore plus grand. Et ton honneur, je m'en porte garant. » J'ai du mal à imaginer un F4 à Raqqa. Mélanie répond qu'elle viendra avec une amie, Yasmine. Mais elle a 17 ans. C'est grave si Yasmine est mineure ? « Ça existe pas ici ce mot ! La charia, je me bats tous les jours pour l'imposer ! On peut se marier à partir de 14 ans en Syrie. » Il insiste pour parler à Mélanie sur Skype, en utilisant une Webcam. Je refuse. Raison invoquée : Mélanie craint que sa mère ne la surprenne voilée. Abou Bilal lui demande s'il peut être son prétendant. « Peut-être », répond Mélanie. Il enchaîne : « Je te plais ? Je suis ton style ? » Je pense à ses yeux de biche maquillés, soulignés d'un épais trait de crayon noir. Les mots me manquent. Il insiste : « J'ai l'air de te convenir ? Tu sais, je peux être très, très doux avec les gens que j'aime, mais très, très dur avec les mécréants. » Dans la peau de Mélanie, je m'emploie à comprendre que c'est un homme droit. Il délivre un peuple ; il doit punir les méchants. Elle admire son courage. Il lui inspire confiance. Plus il parle du front, et paradoxalement de son train de vie de nabab, plus je donne à Mélanie le droit de s'attacher à lui. Elle a peur qu'il tombe au combat. Abou Bilal raconte qu'il quitte chaque jour Raqqa, « où le téléphone est interdit », et parcourt 300 kilomètres pour « faire des interventions », sans plus de détails.

Depuis le mois de janvier, Isis est très actif à la frontière irako-syrienne. Le 3 janvier 2014, les islamistes dirigés par Abou Bakr al-Baghdadi ont pris d'assaut la ville irakienne de Fallouja, à 60 kilomètres à l'ouest de Bagdad. Marquant de nouveau leur territoire en Irak, le pays où s'est créé leur groupe au moment de l'intervention américaine, en 2003. Le lendemain, ils ont revendiqué leur premier attentat au Liban, visant le mouvement chiite Hezbollah. Côté syrien, leurs étendards noirs flottent sur de nombreuses villes. Mélanie se tracasse à nouveau : fait-il partie de ces mercenaires de la frontière, où la situation semble désespérée ? Flatté, Abou Bilal répond se trouver à Deir Ezzor avec des frères, notamment des Français. D'ailleurs, il vient de faire passer « un sale quart d'heure aux ennemis sur place ». Il ne nomme pas ses adversaires et se contente de dire que ce sont « des violeurs, qui font beaucoup trop de mal à la Syrie et donnent une mauvaise image des moudjahidin ». En réalité, sa brigade et Jabhat Al-Nosra, le Front pour la victoire du peuple du Levant, groupe affilié à Al-Qaïda, se sont entre-décimés. Abou Bilal prétend avoir tué beaucoup de gens dans sa vie. Quelquefois, dit-il, il coupe la tête de ses victimes. Mais seulement si le grand émir l'exige. « C'est pas le Club Med, ici ! Tuer les mécréants, c'est mon boulot. » Pour prouver ses dires, il envoie une photo de lui en tenue militaire, prise là-bas, toujours avec ses Ray-Ban. « Quand je ne suis pas au combat, je reconstruis une ville près de l'Irak. Là, il y a énormément de pétrole que les chiens de Bachar El-Assad ont volé pendant des années. On est en train d'en faire une ville très riche. On y habitera un jour, toi et moi. Tu comprends, mon bébé ? » Puisque Mélanie vient en Syrie, il décrète qu'elle sera sa femme. Voilà. Abou Bilal n'a jamais vu Mélanie. Pas même une photo. Elle s'étonne qu'il veuille l'épouser. « C'est ta religion qui compte, pas le reste », réplique-t-il avant de poser des questions moins pieuses : « Tu aimes te faire coquette ? Tu mesures combien ? Tu es mince ? Tes yeux sont de quelle couleur ? » Il dragues comme n'importe quel rouleur de mécaniques sur un site de rencontres. Ou presque. « Une convertie brune aux yeux verts, dit-il, c'est ce que j'avais demandé à Allah. » Mélanie, mon double sacrifié, succombe : elle se sent soutenue. Elle se sent utile. C'est la motivation commune de tous les nouveaux soldats du djihad. Elle fera de l'humanitaire, s'occupera des orphelins toute la journée. Elle cherchait un sens à sa vie. Elle l'a trouvé.



A Deir Ezzor, près de la frontière avec l'Irak, où Abou Bilal circule « comme il veut ». Il a posté cette photo sur sa page Facebook, « pour l'inspiration ».

Le 7 avril, je n'ai plus le choix : grâce à Skype, Mélanie va devoir montrer son visage à Abou Bilal. Il faut que je devienne elle, physiquement. Abou Bilal pense que j'ai 20 ans, un léger accent, et que je porte le hidjab. Il appelle. Je respire profondément. Je décroche. Je le vois. Il me voit. A ma grande surprise, il se trouve dans une voiture, son ordinateur sur les genoux. C'est surréaliste. Abou Bilal est « en intervention » à deux heures de route de Raqqa. Il s'excuse d'être en tenue militaire. Il change souvent l'angle de la caméra pour que je le découvre sous toutes les coutures. Je le sens timide et fier à la fois. Ses yeux sont toujours maquillés, une coutume afghane pour éviter *(Suite page 50)*

05.05.2014 14:29:04 CmykVeryHiRes_1v4_IND4 srvapp-twist15



Sa photo en guerrier, il l'a envoyée à « Mélanie », 48 heures après leur premier contact. « Je peux être très doux avec les gens que j'aime, mais très dur avec les mécréants. »

de pleurer quand il y a trop de fumée. Il porte sur le front le bandeau noir de son organisation. Abou Bilal me demande si je le trouve beau ; je le supplie de me montrer le paysage. Je lui demande combien de combattants d'Isis se trouvent sur place. « Ici, réplique-t-il, on ne dit pas Isis, mais "Dawla islamiyya fi Iraq wa Chaam". On est une armée. Au moins dix mille. » A plusieurs reprises, des hommes viennent le saluer, en arabe et en français. Parfois, il interrompt la conversation, cache la caméra et me demande de me taire. « Je ne veux pas qu'on te voie, tu es mon joyau. Bientôt, tu seras là : ta maison, c'est ton royaume. » En bruit de fond, les crachotements d'une radio CB. J'aperçois ses armes, une kalachnikov, des explosifs. Je lui dis qu'elle est bien jolie, la petite mitraillette blanche. Il s'en amuse. « Vous les femmes, c'est toujours celle que vous préférez ! Le mieux, pour nous, ce sont les converties et les Européennes. Vous êtes si différentes des Syriennes qui portent à peine le voile ! Vous nous comprenez mieux. » Je pense à la petite Norah, 14 ans, partie en Syrie il y a deux mois. A Assma, un bébé de 1 an et demi, enlevé par son père, nouveau djihadiste. Le rire d'Abou Bilal me glace le sang. Il dit qu'il y a « ici plein de femmes qui attendent dans des hôtels de se faire épouser par un bon moudjahid. Si tu es mariée, tu as le droit d'aller avec ton mari sur le front ». Des Européennes ? « Enormément. Les converties, vous êtes les pires : vous voulez tout de suite tirer et participer aux affrontements. La mode, en ce moment, c'est les ceintures d'explosifs autour de la taille ! Vous êtes des vraies guerrières, surtout les Belges et les Françaises. »

Parfois, il me fixe en silence, me scrute en se mordant les lèvres. Je baisse les yeux. J'étouffe dans cette robe épaisse. Puis je coupe la vidéo, en trouvant un prétexte : la mère de Mélanie vient de rentrer. Avant de raccrocher, il lance : « N'oublie jamais que tu es ma femme. » Pour lui, c'est fait. Il m'explique qu'à partir du moment où j'ai accepté sa demande, il me suffit de mettre un orteil en Syrie pour que notre mariage soit valide du point de vue religieux. J'ai même un tuteur, déjà : l'émir de la ville où nous habiterons. Abou Bilal précise : « Il faudra que tu me dises ce que tu veux comme dot, ici c'est à l'homme d'en offrir une. Je dois te demander si tu es vierge… C'est très important que tu répondes honnêtement parce que ce sera inscrit sur notre certificat de mariage, que le juge prépare en ce moment. » Mélanie n'a jamais connu d'autre homme. Il lâche un dernier : « Tu m'appartiens maintenant, ma femme. » Je raccroche. Lorsque je regarde mon ordinateur éteint, je crois encore voir son visage me sourire. Ce soir, je ne dors pas chez moi.

Les jours passent. Abou Bilal a pris l'habitude d'appeler Mélanie tous les soirs vers 20 heures. Ses confidences se multiplient. Il prend plaisir à s'épancher. Je passe mes soirées à le faire parler, et mes journées à vérifier ses dires. Ses confidences concernant les combats sont horrifiantes, et elles sont souvent vraies. Il joue avec Mélanie, mais il semble réellement attendre avec impatience leurs conversations nocturnes. Tôt le matin, vers 7 heures en Syrie, il envoie un petit mot doux pour souhaiter une douce journée à sa future épouse. Il appelle en permanence sur le téléphone portable de Mélanie. Chaque soir, quand je me connecte sur Skype, je tombe sur la même question, répétée je ne sais combien de fois : « T'es là ? » Anxiogène. Nous avons convenu de mon itinéraire pour rejoindre la Syrie. D'abord Amsterdam, ensuite Istanbul : « Je m'occupe de tout pour toi. Tout le monde sait que tu arrives. Tu vois, je te protège, ma femme. »

Le 13 avril, je reçois un SMS d'une jeune fille de 22 ans ; elle se dit enceinte de six mois. Elle habite Strasbourg. Elle doit retrouver son mari, parti en Syrie, et serait rassurée de voyager avec moi. Mélanie lui demande qui lui a donné mon numéro, et elle répond que c'est mon mari. Nos époux font partie du même bataillon. Elle n'a pas souvent l'occasion de parler au père de son enfant. Elle propose de me prodiguer des conseils pour mener au mieux ma Hijra. Je laisse cette histoire de côté, trouvant qu'elle sonne faux. Mais, le soir même, Abou Bilal me parle de « la sœur de Strasbourg enceinte de son ami » qui voudrait voyager avec moi. Il me demande de veiller sur elle pendant notre périple. Je coupe net la conversation, sans donner d'explications. J'appelle la jeune femme. Pas de réponse. Le lendemain, Abou Bilal dit qu'elle hésite à venir, qu'elle s'est peut-être rétractée. Il tient cela du mari de la jeune femme. Plus personne n'a de ses nouvelles. Skype et son téléphone sont désactivés. J'ignore si sa conscience lui a dicté de prendre une autre voie, où si quelqu'un l'a dissuadée à temps de partir. En tout cas, elle n'est pas en Syrie.

Pour Mélanie et son amie Yasmine, l'heure du départ approche. Abou Bilal a ordonné à sa promise de tout laisser derrière elle. Ou presque : « N'oublie pas mes caleçons en coton, dit-il. Taille médium. Et apporte-moi une surprise. » Il insiste pour que j'achète mes burqas et mes gants en France, car « ici la qualité est mauvaise ». Surtout, j'ai obligation « d'être très discrète, de ne rien laisser paraître, d'être plus forte que jamais ». Mélanie veut laisser une lettre à sa famille. « Surtout pas ! Tu dois disparaître. Tu donneras des nouvelles quand tu seras en Syrie, pas avant. »

« Pour nous, les meilleures, c'est les converties et les Européennes. Vous êtes de vraies guerrières »

Vendredi 25 avril, j'emprunte la route du djihad. Comme convenu, je prends l'avion jusqu'à Amsterdam. Les instructions du futur mari de Mélanie sont précises : elle doit y rester vingt-quatre heures et acheter une puce téléphonique, avant de lui

05.05.2014 14:30:02 CmykVeryHiRes_1v4_IND4 srvapp-twist15



Le 1er mai. Bombardements aériens sur le quartier de Halak, dans le nord d'Alep. Trente-trois civils auraient été tués. Ici, ce sont les troupes de Bachar El-Assad qui œuvrent.

envoyer le numéro via Skype. A partir de là, il donnera les coordonnées à « une maman » qui viendra chercher Mélanie et Yasmine, à l'aéroport d'Istanbul. Elle les conduira jusqu'à Kilis, ville frontalière en majorité kurde, haut lieu de passage des djihadistes. Elle les livrera ensuite aux fous de Dieu. Pendant que cette « maman » guettera deux très jeunes filles voilées, je suis décidée à m'envoler pour Kilis qui ne connaît pas les bruits de la guerre mais en a la tristesse. Je veux essayer de comprendre ce que ressentent ces jeunes proies qui sautent le pas. Je communique le nouveau numéro hollandais de Mélanie à Abou Bilal. Mais, lorsqu'il appelle, il a changé les plans. « Mashallah, ma femme, dit-il. Bientôt ce sera notre nuit de noces. Vous êtes de vraies lionnes d'avoir eu le courage de partir. Tu vas appeler de ma part le frère qui s'occupe de la sécurité. Il t'expliquera comment vous rendre à Urfa. » Urfa ? Mais c'est à 150 kilomètres de Kilis ! Isis occupe la ville. C'est extrêmement dangereux. J'argumente : le plan méticuleusement préparé n'est pas conforme. Depuis quinze jours, il promettait de protéger les deux filles et, maintenant, il les laisse tomber. Mélanie panique, Yasmine sanglote. Abou Bilal change de ton, radicalement. Nous devons « arrêter d'être faibles », et Yasmine doit se calmer. Je suis obligée de mettre la vidéo. Il exige de voir la chambre d'hôtel que j'occupe à Amsterdam. Il examine tout. Il est autoritaire, méfiant. Je ne l'ai encore jamais vu ainsi. Il est agacé : « Je t'ai dit d'être forte ! Sinon lâche la petite, elle n'a qu'à rentrer chez elle. Qu'est-ce que tu me fais là ? Tu sais qui je suis, au moins, pour me parler comme ça ? Ici, je commande 100 soldats par jour. Les ordres, c'est moi qui les donne ! » Pour la première fois, j'entends des gens autour de lui. Il me semble qu'il y a de l'agitation. Lui, ne décolère pas. Je lui ai tenu tête, il n'apprécie pas. Il devient même suspicieux, me remet à ma place : « Tu comprends pas ? Je fais partie d'une organisation terroriste, je suis fiché internationalement. Ça ne se passe pas comme tu veux, toi, mais comme je le veux. Alors quand je te dis quelque chose, tu le fais. » Je lui demande pardon. Je lui fais croire que nous prendrons cet avion. Lentement, j'arrive à regagner sa confiance. Il me donne alors un numéro de téléphone. Je dois me présenter comme sa femme, dire que j'appelle de la part d'Abou Omar Tounsi, en Syrie. Je compose le numéro. Celui que j'ai au bout du fil me confirme que nous devrons prendre un vol intérieur Istanbul-Urfa. Il insiste pour que je conserve ses coordonnées et que je le contacte « à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit ». Il faut aussi que je joigne sans délai « la personne en charge de la sécurité des sœurs à la frontière ». Ça ne répond pas. Pas grave, Abou Bilal me donne un nouveau numéro. Puis un autre. Mais l'homme que je contacte enfin ne parle pas français. Abou Bilal trouve la solution : je dois coller mon portable au haut-parleur de l'ordinateur afin qu'ils puissent dialoguer. De ma chambre d'hôtel d'Amsterdam, je deviens leur instrument de liaison, pendant environ deux minutes. Abou Bilal me présente comme une « sœur ». Elle est française, précise-t-il. Il insiste pour qu'on vienne me chercher. Je ne dois pas prendre de taxi, « c'est trop dangereux » ! Il ne parle pas de Yasmine. « Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour garantir ta sécurité, ma femme ! » Il prétend être « à 10 kilomètres d'Urfa » et promet d'être, néanmoins, présent à mon arrivée… Mais je n'ai pas l'intention de me jeter dans la gueule du loup à Urfa, et je n'irai pas non plus à Kilis. C'est désormais inutile. Je rentre en France.

Par Skype, j'adresse un message à Abou Bilal : Mélanie et Yasmine renoncent, pour le moment, car elles se sentent surveillées. Pendant un temps, Mélanie ne pourra plus répondre à ses appels. Mais Abou Bilal ressent cela comme une humiliation : « Dis-moi, ma grande, tu as sous-estimé qui tu as en face de toi. Les gens à qui tu as parlé ont quinze ans d'expérience dans le contre-espionnage. C'est une question de minutes avant de te retrouver. Tu m'as fait passer pour un con, maintenant tu vas payer. » Mélanie est devenue son ennemie. Je reçois un appel d'un numéro français. C'est Abou Bilal. La liaison est mauvaise. Il demande ce qu'il s'est passé et où je me trouve. Je répète ma version ; il me raccroche au nez. Après vérification, le numéro appartient à un certain Majoub, domicilié

Sur Facebook, une femme tente de me dissuader de partir. Elle me faisait le récit d'une guerre sanglante

à Albertville, en Savoie. Je découvre un autre numéro à ce même nom. J'appelle. Le père de Majoub décroche. Quand il entend parler de la « Syrie », il panique : « Mon fils est majeur, il a 24 ans, il fait ce qu'il veut. Je ne l'ai pas vu depuis un mois. » Le soir même, le frère de Majoub me téléphone. Il est surpris que son frère cadet m'ait contactée, car il a disparu depuis dix jours, lors d'un voyage en Turquie. Deux jours plus tard, le 1er mai, on apprend que six personnes de 20 à 37 ans résidant à Albertville ont été interpellées pour leur implication dans des filières de recrutement. Y a-t-il un lien ?

Je me souviens de cette conversation virtuelle avec une femme, deux semaines auparavant ; elle croyait que j'étais candidate au djihad et avait tenté de me dissuader de partir. Sur Facebook, elle m'avait expliqué qu'Abou Bilal était un meurtrier, qu'il avait « déjà trois femmes, de 20 à 40 ans, dont deux converties ». Elle insistait pour que je ne parte pas, me faisait le récit d'une guerre sanglante. Elle avait été la seule à s'adresser à Mélanie pour lui dépeindre la réalité de la Syrie en guerre et tenter de lui ouvrir les yeux. Qui était-elle ? Une personne de bonne volonté ou un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur français ? Quelques heures plus tard, la page Facebook de cette bonne âme n'existait plus. ■

Claude Merteuil

05.05.2014 14:30:39 CmykVeryHiRes_1v4_IND4 srvapp-twist15